



AU CAP TRINITE

SOUVENIRS ET LEGENDES



Un parti de l'“Appalacian Mountain Club”, de Boston, va escalader, en septembre prochain, le cap Trinité et faire un pique-nique au sommet du géant de pierre saguenayen,

Ce rocher qui de Dieu montre la majesté,
Qui dresse sur le ciel ses trois gradins énormes
Et verticalement divise en trois ses formes.

C'est ce que nous annonçait, ces jours-ci, un journal de Québec. Et à la lecture de cette dépêche, nous nous remémorons avec émotion un beau jour du mois de septembre 1905 où, sans faire partie de l'“Appalacian Mountain Club”, de Boston, nous avons escaladé nous-même ce cap si harmonieusement chanté par le regretté Charles G. I., ce cap.

Fronton vertigineux dont un monde est le temple

Nous arrivions, “à l'heure où le soleil du midi plane”, au pied du rocher immense dont l'ombre, à cette heure-là, traverse d'une rive à l'autre, le “fleuve aux eaux profondes”. Un énorme silence pesait sur ce coin de la nature saguenayenne.

On avait vogué, depuis le matin, dans la douceur d'un calme qui grandissait toujours, autour de nous, à mesure que de Chicoutimi notre bateau, le légendaire “Thor”, descendait la rivière, sa sphère mystérieuse. De chaque côté de nous, des montagnes et toujours des montagnes se dressaient dans des attitudes les plus fantastiques. Ces rives du Saguenay, les touristes américains le savent plus que tous les autres, ce sont deux chaînes abruptes, tourmentées, arides, mais toujours d'une indiscible grandeur, de pics dénudés, de crêtes nues, de caps effrayants plongeant perpendiculairement dans les abîmes insondables de la rivière. Une pente douce, garnie de forêts de sapins, d'épinettes et de bouleaux, adoucit quelquefois la rudesse de ce décor sauvage ; mais, pendant des lieues et des lieues, c'est la nature informe et titanique, d'une sauvagerie sans égale, d'une sublime grandeur, à la longue étouffante.....

Nous étions donc au pied du cap.

L'un de nous, plaçant ses deux mains en forme de cornet devant sa bouche, lança le cri mélancolique du huard. La plainte monta d'abord vers le ciel puis, retombant, alla frapper à toutes les saillies des deux géants de pierre, les caps Trinité et Eternité ; elle s'éparpilla ensuite en mille modulations dans l'espace..... et, durant une minute, son écho se promena d'anse en anse, roula de crête en crête, descendit au fond des ravins—puis remonta encore au ciel, redescendit, s'affaiblissant toujours, graduellement, s'arrêtant tout à coup, accentuant le solennel silence.

Et ce caprice de l'écho fut en nos esprits comme le lugubre rappel de la terreur qu'autrefois cette rivière du Saguenay inspirait aux voyageurs, aux blancs aventureux et aux indiens superstitieux ; des dangers que croyaient courir les premiers navigateurs qui osèrent, de Tadoussac, s'aventurer dans ces gorges ; et de ces terrifiants légendes qui se rapprochent de si près de celles des menhirs de la Bretagne.

* * *

L'une de ces légendes nous hante. C'est un beau soir d'été, voilà des siècles. Deux nacelles s'avancent, silencieuses sur les flots du Saguenay qui vibre à tous les bruits de la nature ; ce sont deux canots d'écorce tels que les Indiens les façonnent encore aujourd'hui. Tous deux sont montés par quatre enfants des bois qui s'abandonnent, ce soir, aux charmes de leur éternel rêve. Tout à coup, ils arrivent au pied de deux caps qui font la nuit de leur ombre ; il y a, entre les deux, une anse arrondie et coquette. Les canots glissent, plus rapides, et s'échouent sur la grève de l'anse où, bientôt, ils sont couchés, pendant que vers le ciel s'élançent les flammes d'un grand feu de sapin. Les quatre Indiens sont disposés à l'entour du foyer et conti-

nent leur rêve. Mais bientôt l'un d'eux parle ; c'est le plus jeune : “Oeil-de-Hulotte”, dit-il à son voisin, vieillard aux regards étincelants, “voudrais-tu nous redire ce que t'apprent, aux jours de ton jeune âge, les anciens de notre valeureuse tribu sur les sombres lieux où nous sommes cette nuit ?

“Pied-de-Perdrix”, dit le vieil Indien, “je veux bien raconter au fils de mon frère ce qu'aux jours de ma jeunesse j'appris de ces lieux. Ecoute ; c'était aux premières heures du monde. L'Être Suprême venait de noyer tous les mauvais manitous dans le fleuve qui roule ses flots à nos pieds.

“Mais un démon plein de rage se débattait encore dans l'abîme, voulant, invincible orgueilleux, reconquérir ce trône du monde qui l'avait rendu si jaloux aux jours de sa gloire. C'est ici même, mon fils, que le bras du Tout-Puissant avait lancé, à travers les espaces, ce monstre qui ne cessait de vomir sa haine dans le fleuve devenu son cachot.

“Or, un clair matin, un géant merveilleux s'en vint chasser ici ; c'était Mayo, notre premier ancêtre. Il était grand comme l'un des pins qui couronnent le sommet de ces caps et il était si fort qu'il arrachait de ses bras nerveux les plus puissants sapins de la forêt. Depuis deux jours, Mayo, parti de cette baie, là-bas, où l'astre qui nous éclaire va bientôt surgir, poursuivait sa course et, pour la dernière fois, l'aube allait blanchir l'horizon avant qu'il arrivât dans son domaine de chasse. Mais que voit-il soudain ? Devant lui, le fleuve en courroux se soulève par bonds furieux et agite ses flots comme sous les efforts de l'ouragan dans les bois de tes pères. Et le canot de Mayo ne veut plus avancer. Mais le père de nous tous avait reçu du Très-Haut une promesse solennelle. Dans ses moments de détresse, il n'avait qu'à crier vers lui pour éprouver aussitôt les effets de son bras vengeur. Le sublime chasseur jette vers le ciel un cri et il s'apprête à dompter le monstre qu'il cherche à distinguer au milieu du fleuve. Enfin, il aperçoit sa face grimaçante, et il voit sa tête affreuse qui se dirige vers lui. Mayo nage avec vigueur vers la rive. Soudain, le monstre fait un bond et s'élançe sur le canot. Mais Mayo l'attend ; à cet instant une force surnaturelle se glisse dans ses veines. Il saisit la bête au vol et, la prenant par la queue, la fait tourner au-dessus de sa tête, puis lui brise le front sur le mont qui s'élève ici. Le démon n'était pas encore sans mouvement ; pourtant cette tête endurcie avait broyé la roche, faisant au flanc du cap une immense échancre. Par trois fois l'impitoyable chasseur battit ainsi de la tête du monstre le grand mont blessé... Et voilà mon fils la raison de ces trois larges entailles que tu vois dans ce cap au sommet duquel, depuis, aucun arbre n'a poussé.”

Ainsi parla Oeil-de-Hulotte puis, au pied du cap immense dont le dernier écho venait de répercuter la voix sonore du chef, le silence se fit. Le feu de sapin s'éteignit, et les rêves vinrent bientôt errer sur ces grèves sauvages, jetant l'oubli sur le merveilleux récit.

* * *

Revenons à la réalité. Cette escalade du cap Trinité que nous rappelons et qui aura précédé de dix-huit ans celle que projette l'“Appalacian Club”, de Boston, avait été organisée par quelques citoyens de Chicoutimi dans le but de restaurer la fameuse statue de Notre-Dame-du-Saguenay.

Nous ne croyons pas exagérer en affirmant que les trois-quarts des touristes qui, en passant, durant la belle saison, au pied du cap, lèvent les yeux vers la blanche statue qui couronne le deuxième échelon du “triple cran”, ignorent tout de l'origine de ce monument à la Vierge. Au moment où des milliers de personnes visitent, chaque semaine, cet endroit légendaire, rappelons la courte et touchante histoire de Notre-Dame-du-Saguenay.

Charles-Napoléon Robitaille, voyageur de commerce de la Maison Garneau & Fils, de Québec, l'un des premiers d'entre ceux qui visitè-